

CHANTAL DELBRASSINNE

Au nord, par une montagne,
Passé la Bretagne
Ai tourné à gauche
Toujours à gauche
Bien tourné en rond.
Cercles de vie autour de pics
Enneigés de blanc, verdoyants, ondulants
Sous le charme des brebis en balade.

Marche emballée
Chaud ! Me rafraîchir
Je m'assied
J'écoute
Je me couche
J'entends
Me vient ruisselant
L'encens coulant de la rivière
Me voilà déjà embrumée

Boussole me raconte,
À l'est par un cours d'eau
Ai rencontré la claire fontaine
M'y suis jusqu'aux cheveux baignée.

Sous l'eau exactement,
Du bac abreuvoir en grès
Yeux tout ouverts,
Je scrute de tout près
La pierre sculptée par les gouttes

Je la grave, je l'empreinte
D'une caresse indélébile
Minute de danse contemporaine
Le corps en liesse au ralenti se frotte
Les parois impriment ma peau
D'un monolithe audacieux.

Un bond m'élance sur la prairie.
Je m'enroulade des chatouillis de l'herbe.
Je m'enrobe de verdure.
Me voilà botte de chicorée, de trèfles à 3 feuilles.

Héhé l'oiseau
Bien l' bon jour !
Ok je viens
Embarquement !

Au sud, par un lac pas gelé,
J'accompagne l'oiseau
Dans sa migration.

Il me raconte des salades
Sur l'histoire de l'air qui passe.
Il me respire des rafales
De pluie en gouttes.
Il me presse de m'arrêter, de planer.

Je plane, je plane, je plane...
Sans direction exactement
Sans pas, sans gauche, droite, milieu
Rien à dire, tout à être.

Yeux fermés sur ciel vert,
Je me dépouille, me désherbe
Yeux ouverts sur ciel orangé,
Je me soleille de vesprée
Me couvre de chaleur rosée.

A l'ouest par des chemins
Descente de nuages vers toits
Retrouvailles avec l'humain.

Approche d'une cabane de bois,
D'arbres à picorer, d'un enfant émerveillé.

Salut l'oiseau
Kelavietesoidouce
Ne me réveille pas... trop tôt

Jets de vie
Arrosoir de lumières sur paupières
Familière oiselle qui bouche à bouche
Touches de couleur dessinant l'horizon
Rivière où nagent les premiers bains

Lainière qui tisse le molletonné au dehors
Pas infirmière simple sorcière
Faiseuse de sons musés sur visage
Stagiaire de tous pas, j'apprends
Source que remonte le poisson vers la mer
Sourire qui regarde mes pairs
Silence qui accueille le chaos
Culte perma qui cycle la terre
Boucle qui façonne des liens
Repos qui fleurit conseil
Nuit qui veille aux grains de beauté

Je suis la nourricière

Je me demande si la nourricière
Est sortie de la souricière.
De fourmilière en fourmilière,
Elle en a eu marre
De jouer à l'infirmière,
S'est cousue de fil de sorcière
Un habit où la magie erre hors ornières.
Familière des rivières,
Stagiaire des ouvrières de tous poils,
Elle s'est lancée à la vie sans filets.
Par-là, par ici
Elle est où maintenant elle nourrit

Mais...le jeu en valait le lys
Royales ou pas,
Les pattes de poules se trémoussaient...
Elles avaient choisi le niveau de la jouissance optimal,
Celui qui meut au plus intime du squelette.

Et le jeu en vaut l'itinérante expo.
Bal d'onomatopées enjazzées.
Il faut juste essayer a soufflé le saxo

Donc, anytime anywhere,
Chantent les os, les choses et les chhh
Au bal des rues pavées de solos
Vois... entends... respire... danse...

Or la balle au pied aboutit parfois à

Savourer le jeu dans l'oeil.

Ni arbre ni tapis pour
Trébucher le regard doux
Car chaque jeu en vaudra la légèreté.

Débauche de tissu dansant au vent de fenêtre ouverte
Me raconte en ombre chinoise le bercement de la vie dans l'instant.

Etoffe... tissée à souhait
En vague autour de mes pourtours
En port altier sur ma tête
En drapé sur mes épaules
J'aime à m'en entourer

Je la ramasse
Bleue à carreaux
Je l'attache.
De manche à manche
Autour d'un tronc d'arbre...
Ainsi va la veste...
A qui l'apprivoisera

Pourquoi ?
Parce que
Pourquoi ?
Parce que la vie se meut en formes, émotions,
Tel tissu tramé ou pas, à motifs ou pas,
Transformable à souhait.
Nourricière, elle accompagne le mouvement
Elle compose les voyages où émerge l'instant

ANONYMES

1.

à l'est par un cours d'eau
aimer les pieds nus
et la majesté des fleuves
une vache au pré broute
c'est matin ou c'est soir
c'est aujourd'hui à jamais

au sud par un lac

naître algue brume et poussière
gagner le ressac se savoir eaux
ânesse de patiences et d'aubes
se hisser arbre
et marcher vers une paix

à l'ouest par les chemins
engendrer mots et saisons
explorer sans hâte
les pluies du mois d'août
les plaisirs de sphaigne
être boue en totale quiétude

au nord par les montagnes
devenir le froid s'incarner
poisson et frayer les voies boréales
s'investir caillou
s'écrouer roc encre de blanc
se taire et se perdre dans le silence

2.

je suis fil noir sentier de désespoir
je suis fil par-dessus les douves
je suis fil de prairie et de fenêtrée ouverte
je suis fil qui se coud je suis entrelacs et lice du tapissier
je suis fil qui s'épingle d'arbre en arbre
je suis fil lumière des rosées
je suis fil je suis toile labyrinthe aux rives de l'eau
je suis fil de message fil d'ourlet et de pensée
je suis fil à fil perdu aux brins de liseré
je suis fil fileuse patience d'étoiles
je suis fil à couper dans la baratte
je suis fil à suivre
je suis fil à l'écart
je suis fil de vies sauvages
je suis fil je suis fille de fonte et de frégate
je suis fil je suis fille aux bruits de la ville
je suis fil et fille
je suis fille et fil
et je file un coton pas parfait

3.

ils s'arrêtent au bord de la route le long du champ – quelques boules de coton sont restées accrochées après la récolte – elle en cueille une : elle n'avait jamais vu de coton brut auparavant

elle voudrait filer la boule de coton pour en broder le fil, et aussi ne pas l'extraire de sa gangue végétale et piquante – il faudrait choisir, et la vie passe

la broderie devrait être parfaite – et elle ne veut rien faire qui soit parfait – c'est une part essentielle de son être au monde

4.

Ce que je vois...

Un nez épais et gras

blanc comme la chair

monté de deux lunettes noires sans verre

qui ne servent à rien,

à côté d'un sablier sans fortune

jaune aux extrêmes,

bleu à l'arrivée ?

Saturne ? Le temps ?

Un machin orange vif...

Il ne ressemble à rien,

y a du gris.

Ce qui est vif et orange aime le gris.

Conclusion : Je ne vois rien sans lunettes, je vais les prendre...

J'aurai un gros nez qui camouflera le reste,

Du travail pour l'esthéticienne

Un masque de beauté

Et le temps coulera

sans bougie, sans feu et sans ananas.

Je n'aime pas les ananas. Ça fout le feu écarlate au sablier de bois. Ceux en plastique ne fondent pas.

Le temps est dans tout, même moi.

A quoi sert ? ... de courir si on ne rattrape pas ?

La chandelle qui monte un escalier de bois,

la chambre où dort celle que j'aime,

ses lunettes posées sur la table de chevet qui attendent son réveil indiscret.

Le temps suspendu dans le souffle de la chair, le jour attendu qui reste lettre morte.

A quoi sert de courir si on ne rattrape pas... ?

Le pas du soleil qui vient dans la nuit,

la nuit moins épaisse, le phare d'une bougie.

A quoi servent les restes épars, sans établi.

Le voyage s'il n'y a nul lieu où rentrer.

Et, la chair qui voyage aime-t-elle voyager?

A quoi sert l'espoir accroché, la clé dans la poche, l'odeur du quartier, un numéro à appeler ?

A quoi sert de partir... si c'est pour rester.

Accrochés au barrage de l'âge, à la mémoire des pieds, ceux qui gravissaient avant descendent maintenant. La rue, le monde, le vent, le quartier.

Ils glapissent en gloussant, ils étalent en vivant, aspirent en gelant.

A quoi sert la plume d'un nénuphar ou d'un pigeon ?

Trempée dans l'amertume, elle glapit en succions.

Elle suce le temps comme on suce un sable d'or et de fils d'argent, sans ramener personne dans les bras de l'amour qui file en mourant.

On enterre nos âmes, l'oubli est un voyage.